

MOT DU PRÉSIDENT

L'ENNEMI PUBLIC NUMÉRO UN DES CITOYENS QUE NOUS SOMMES



Par Donald Tremblay
Président

En cette saison de reprise de nos activités, après un léger ralentissement estival et à l'aube de nos 50 ans de vie associative, je me suis dit qu'il serait intéressant de vous proposer un petit quiz : qui est notre pire ennemi, en tant que citoyens ?

Non, ce ne sont pas les changements climatiques – même si vous trouverez dans la présente édition de notre revue un dossier qui en traite. Bien sûr, ces changements méritent l'attention de chacun d'entre nous puisqu'ils nous concernent tous, de près ou de loin. Si ce n'est pas nous qui en subissons les pires effets appréhendés, ce seront ceux qui vont nous suivre, et ce n'est guère mieux. Et quoi qu'en pensent les climatosceptiques de ce monde, de sérieux avertissements nous sont servis. À nous de choisir d'agir ou non.

Mais quel est donc l'ennemi premier du citoyen ? Je vous entends tenter des réponses. Non, ce n'est pas le cynisme, malgré le fait que parfois il puisse nous nuire personnellement et collectivement et malgré tous les efforts, conscients ou non, que certaines personnalités politiques peuvent faire pour l'alimenter à l'aide d'un régime hautement protéiné...

Meilleure chance la prochaine fois, car ce n'est pas l'apathie non plus. Pas plus que l'inertie, d'ailleurs, qui en est un synonyme. Vous savez, cette force naturelle qui tend à faire de nous des êtres immobiles et immobilisés. L'immobilisme, que le *Petit Larousse* définit savoureusement comme étant la disposition à se satisfaire de l'état présent, avec un petit « é » à « état », bien entendu (mais on pourrait aussi y aller avec un « É » majuscule, qu'en dites-vous ?). Alors, commencez-vous à voir de quoi il s'agit ?

Je sais, certains parmi vous sont persuadés d'avoir trouvé la réponse en la médiocrité, sujet sur lequel Alain Deneault a écrit un essai publié en novembre 2015 et intitulé *La médiocratie*¹, où on lit que « les médiocres ont pris le pouvoir ». Selon lui, et je le cite dans son introduction : « La médiocratie nous incite de toute part à sommeiller dans la pensée, à accepter comme inévitable ce qui se révèle inacceptable et comme nécessaire ce qui est révoltant. Elle nous idiotifie. » Voilà un intéressant secouage de puces. On ne peut pas dire qu'il prend des détours pour exprimer ce qu'il semble considérer comme étant un péril contemporain. Je vous invite à jeter plus qu'un coup d'œil sur ce livre fort intéressant.

Ce n'est pas la médiocrité, mais je dois vous dire qu'on s'approche pas mal de la réponse et que, d'une certaine façon, on la retrouve un peu dans la citation de M. Deneault : il s'agit de la résignation.

Voilà donc notre ennemi identifié. La résignation, cette attitude apprise ou cultivée qui nous conduit vers le cynisme, l'apathie, l'inertie et la médiocrité. Se résigner, c'est démissionner avant d'avoir essayé; se résigner, c'est se laisser convaincre

ou, pire, se convaincre que risquer un geste est inutile; se résigner, c'est subir sans agir; se résigner, c'est se soumettre sans mot dire; se résigner, c'est mourir un peu. La résignation, c'est le dernier recours après avoir agi.

Si nous ne sommes pas encore atteints par cette attitude de laisser-faire qu'est la résignation, nous risquons fort d'être contaminés par d'autres qui s'acharnent à nous convaincre que nous agissons pour rien, que de toute façon, l'action ne donnera pas de résultats, qu'elle est peine perdue. Vous savez, tous ces « bof... » que vous entendez, ces messages peu ou pas subtils qu'on vous envoie pour vous décourager d'intervenir ou pour vous soustraire à l'action. Malheureusement, on entend ou sous-entend souvent autour de nous la résignation dans les propos et dans les gestes, sur des sujets banals, bien sûr, mais aussi sur des aspects fondamentaux de la société dans laquelle on vit. Prenez le temps de remarquer jusqu'à quel point et comment le contexte nous oriente vers la résignation.

Heureusement, il existe un antidote à la résignation : l'action collective et la prise de parole – justement ce que permet notre association. Pendant que nous nous taisons, tous ceux qui disent se préoccuper de notre bien agissent à leur guise. Qu'il s'agisse d'un ministre de la santé qui sait, à lui seul, tout ce qui doit être fait pour améliorer nos services. D'un autre qui sait comment le régime des rentes du Québec doit être réformé. D'un autre qui, lui, sait comment restructurer les régimes de retraite des municipalités, des universités et des cadres. Ou d'un autre qui dilapide l'argent public au profit d'entreprises privées, lesquelles d'un côté ne cessent de réduire le nombre des emplois et de l'autre n'oublie pas de récompenser leurs dirigeants. Tous ces gens agissent à leur guise.

Et n'oublions pas leur patron, qui non seulement ne se contente pas de leur accorder toutes les marges de manœuvre nécessaires pour agir, mais en plus cherche à satisfaire quelques royaumes municipaux. Un patron qui, sans crier gare, se tourne vers nos économies collectives, confiées à une organisation censée les protéger et les faire fructifier, le patrimoine de tous les Québécois, pour se servir comme un enfant dans un plat de bonbons et financer des projets à haut risque.

Comme le dit Alexandre Jardin dans son dernier livre² :

« Révoltons-nous... avec bienveillance. »

Sur ce, je vous souhaite à tous une excellente rentrée !

¹Alain Deneault, *La médiocratie*, Lux Éditeur, 2016

²Alexandre Jardin, *Révoltons-nous*, Éditions Robert Laffont, 2017